

# VENERIE

*la chasse aux chiens courants*





## LE LIÈVRE

*M. Guy Hublot du Rivault fut l'une des très grandes figures de la vénerie de l'Entre-deux-Guerres. Ses talents de veneur et d'éleveur se doubleraient de ceux d'un chroniqueur à la plume vive et alerte, comme peut en témoigner l'un de ses articles écrit en juillet 1939. Ce texte, qui intéressera au premier chef les veneurs de lièvre, demeure également, par la finesse de ses observations, un document plein d'enseignements et toujours d'actualité pour tout amateur de chasse aux chiens courants.*



*Hourvari du lièvre, l'animal fait le chemin.*

(Photo : M. Gricourt)

En écrivant le titre de ce premier article, qui débute la série de tous ceux où nous allons nous intéresser à la chasse de nos animaux de vénerie, mon cœur bat plus vite, car ce n'est pas sans émotion que je songe aux jolis laisser-courre que j'ai faits à mes débuts, en chassant pendant dix ans ce charmant animal.

Le courre du lièvre est un des plus savants et des plus difficiles, non seulement à cause des ruses très compliquées de l'animal de chasse — car, sous ce rapport, le chevreuil, par exemple, lui est bien supérieur — mais surtout parce que sa voie très douce est d'une grande légèreté ; ensuite, comme la plus grande partie de la poursuite a lieu en plaine, où les portées sont insignifiantes et la voie de peu de persistance, les circonstances atmosphériques y prennent une importance capitale, et il est des jours où il devient impossible de chasser avec l'espoir de prendre.

Les livres traitant de la chasse du lièvre sont fort nombreux, bien des veneurs et bien des chasseurs ont écrit de multiples articles sur ce même passionnant sujet ; il ne faut donc point s'attendre à trouver ici quelque chose de nouveau ; du reste, nous l'avons dit bien des fois, nous n'admettons guère d'innovation pour ce qui touche la vénerie où tout est codifié, arrêté et porté depuis des siècles à un point de perfection tel qu'il serait parfaitement indécemment d'espérer y changer quelque chose.

Il n'est guère utile, je pense, de décrire le lièvre ; tout le monde connaît ce rongeur aux mœurs nocturnes. Il vit

un peu partout dans notre pays, en plaine, en montagne, dans les marécages, en grandes forêts. Il se nourrit pendant la nuit, effectuant de longues randonnées et se gîtant au jour. Au moment du rut, les mâles font parfois d'importants déplacements, se dépayasant complètement. Quand on attaque un de ces amoureux dans un boqueteau, il se fait battre parfois assez longtemps au couvert, puis il débûche, pique une pointe vers ses cantons habituels, sans ruser et cherchant à gagner au pied. Ils font ainsi de superbes parcours, couvrant des quinze ou vingt kilomètres avant de tomber hallali.

Le lièvre, ayant fait sa nuit en plaine, va gagner, mettons un boqueteau, pour se mettre au gîte. Il s'y dirigera presque en droite ligne, s'arrêtant peut-être, de-ci de-là, pour un dernier coup de dents, puis pour se rembûcher entrera au bois, soit par une coulée, soit par un sentier ou un chemin. Il les suivra jusqu'à l'endroit où il a coutume de demeurer, car, par période de temps à peu près semblable, il se cantonne dans les mêmes parages.

Là, il abandonnera le sentier, fera une double classique, revenant sur son contre pendant plus ou moins longtemps, puis quittera sa double voie et, faisant quatre ou cinq grands bonds, ira se mettre en forme à l'endroit repéré par lui.

Connaissant cette coutume, le rapprocher pour nous n'aura plus de secret. Nous saurons qu'il est ainsi souvent avantageux de faire les bordures des bois où les chiens pourront ainsi croiser des voies de rentrées et qui sont, à cet endroit-là, toujours meilleures qu'en plaine.

Si la voie devient plus chaude dans le bois, les chiens criant mieux et perçant plus gaillardement, pour tomber subitement à bout de voie, nous penserons qu'ils chassaient la double (plus forte, puisque l'odeur de l'aller s'ajoute à l'odeur du retour) et qu'il faut faire des retours. S'ils reprennent la voie, puisqu'ils perdent, puisqu'ils retrouvent, en se donnant beaucoup de mal et en fouillant les moindres touffes, nous estimerons qu'ils sont sur les derniers grands sauts précédant le gîte et que le lièvre n'est pas loin.

Pendant tout ce rapprocher que nous venons de résumer brièvement, le chasseur a pu faire des observations précieuses pour le courre qui va commencer : c'est un piquet à un endroit de beau revoir, ce sont des repaires, et, s'il est connaisseur, cela lui suffit pour savoir déjà le sexe de son animal. Ce n'est point en vous disant que le pied du bouquin se différencie de celui de la hase parce qu'il a plus de jambe et de talons, que ce pied est plus court, plus serré, plus pointu, que ses ongles sont plus gros et plus usés et qu'il appuie plus de la pince que du talon, que vous saurez en faire usage. Avant de posséder cette science-là, il faut user bien des paires de bottes et bien des fers à ses chevaux. Il est plus facile



de savoir que les repaires du bouquin sont petits et secs, aiguillonnés à un bout ; ceux de la hase sont ronds et gros, plutôt visqueux, et en tout cas moins secs que ceux du lièvre. Mais, pourront dire certains, quelle importance de savoir que je chasse un mâle ou une femelle ? Une très grande, répondront les vieux veneurs, parce qu'un bouquin fera sa chasse avec hardiesse, piquera des pointes, prendra des grands partis. Une hase, au contraire, sera timide et plus rusée, se fera battre dans les fourrés, effectuera de petites randonnées, en faisant retour sur retour. J'en ai vu une se faire prendre dans cinquante hectares de forêt où elle ne fit que tourner pendant deux heures et demie. Le bouquin est donc plus facile à prendre, et il est de l'intérêt du chasseur d'essayer de le lancer plutôt qu'une femelle. Dans ces propos à bâtons rompus, nous allons voir un peu de tout. Il n'est point question d'étudier à fond ce qu'est la chasse du lièvre à courre et à tir : une numéro entier du *Chasseur français* n'y suffirait pas ! mais de condenser quelques-unes des vérités essentielles.

Le lièvre étant un des animaux dont la voie est la plus légère, le premier enseignement dont nous ferons état est que les chiens doivent le chasser sagement. c'est-à-dire que le veneur, surtout au début, calmera leur fougue, s'attachant à ce qu'ils défilent bien la voie, chassant plutôt avec crainte ; il est donc inutile



Hourvari du lièvre, l'animal fait demi-tour. (Photo : M. Gricourt)

d'ajouter que le veneur s'abstiendra de ces fanfares et de ses cris intempestifs, apanages des enthousiastes qui seraient bien étonnés si on leur disait qu'ils sont tout le contraire de vrais chasseurs de lièvre.

Voici ce qu'écrivait à ce propos, en 1593, Jehan du Bec, compagnon de chasse d'Henri d'Angoulême, grand prieur de France, et lui-même évêque de Mortemer, dans son *Discours sur l'Antagonie du Chien et du Lièvre* :

«La menée de dix chiens qui courent ensemble est plus belle que de vingt qui sont escartez çà et là, allant les uns après les autres. Je tiens deux choses pour la perfection d'une meute : l'une, que chassent bien ensemble, et l'autre, qu'ils soient bien à commandement, et qu'ils ne soient pas opiniâtres lors que vous les appellerez à vous, ou pour faire vos devans, ou bien pour les redresser, et principalement je loue grandement le chasseur qui tient ses chiens à luy plus par

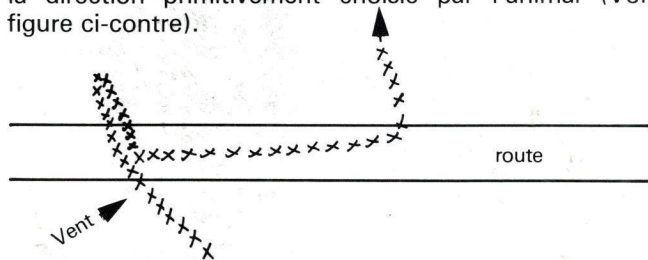
la parole que par la trompe ; à la chasse du lièvre, toutes ces sonneries ne servent pas beaucoup. Je voudrais, pour moy, chasser un lièvre sans crier ainsi mes chiens, et les laisser chasser sans huailler, comme font aucuns, car ainsi criants, les chiens mettent le nez au haut toujours et ne s'amuse point à chasser, et souvent vous les échauffez trop, tellement qu'ils s'emportent. Le chasseur a ses chiens comme il prend la peine de les dresser, étant chien animal docile, qui se chastie et s'apprend facilement.»

La chasse à courre du lièvre est la clef de toutes les autres ; c'est, on l'a dit bien des fois, l'A. B. C. D. du noble métier de veneur. Elle est difficile et exige de la part des chiens une grande finesse de nez, l'amour de la chasse, la menée droite et régulière, l'activité et la persistance dans les défauts, de la sagesse et une certaine tenue.

Il est mauvais de lancer un lièvre à vue ; les chiens s'emballent, surallent la voie le plus souvent dès qu'il a disparu de leurs yeux et tombent vite à plat dans un défaut qui est fort mauvais au commencement d'une chasse, le lièvre devant être poussé raide au début comme tous les animaux, afin qu'on l'époumonne et l'échauffe rapidement.

Un vieux chasseur de lièvre, vieux surtout parce qu'il y avait longtemps qu'il courait le courtin, me disait qu'à son point de vue, pour son pays et pour ses chiens, la chasse idéale se résumait ainsi : trois-quarts d'heure de plein galop, autant de forlonger, puis, après un relancer, une petite heure de bonne chasse amenait l'hallali. Je connais bien des meutes, en bien des contrées, qui seraient incapables le plus souvent d'enlever des forlonger pendant quarante-cinq minutes. Une menée, plus soutenue et plus régulière, est autrement souhaitable ; il est généralement admis qu'il faut un train moyen de huit à dix kilomètres d'une chasse est dans ce cas de deux heures et quart, ce qui fait un parcours de vingt à vingt-trois kilomètres. Il n'est donc pas indispensable d'avoir des chiens d'un train très vif ; il faut seulement qu'ils chassent rondement et soient plus dépêchants que vites, et c'est pour cela que certaines meutes de griffons vendéens à jambes droites, dans le modèle créé par mon regretté ami Paul Dézamy, chiens de 0,40 m-0,42 m, peu vites par eux-mêmes, arrivaient très bien à prendre leur lièvre. Ce ne sont point MM. O. et R. Batiot, de Lépinay, Roch et tous les veneurs que j'ai vu opérer en Vendée entre 1925 et 1930 qui me contrediront.

Le lièvre possède un certain nombre de ruses dont la plupart sont bien cataloguées et connues. La base de son système est le hourvari ; dès qu'il possède un peu d'avance, il double sa voie et la redouble ; mais cette tactique masque le plus souvent la *fuite en avant* dans la direction primitivement choisie par l'animal (Voir figure ci-contre).



Aussi doit-on, dans un défaut, faire toujours les devants en premier ; trois cas peuvent se présenter : ou le lièvre fuit en avant, ou il retourne, ou il est rasé ; dans les trois cas, la manœuvre est aussi bonne ; s'il fuit en avant, vous croisez tout de suite la voie et il ne gagne pas au pied dans un forlonger qui peut être néfaste ; ou il retourne ou il est rasé, et là vous avez toujours le temps de faire vos retours.



Le chien qui, dans une meute de lièvre, fait ainsi lui-même ses devants est une perle rare pour un veneur. Les défauts du lièvre en plaine et au couvert, lorsque la voie est bonne et qu'ils n'ont pas lieu en terrain nettement défavorable, sont assez anodins ; beaucoup plus difficiles sont ceux qui ont lieu sur les routes et les chemins. Tous les lièvres aiment suivre les routes et, dès qu'ils ont de la chasse, c'est là où ils fignolent les hourvaris les plus compliqués. Dans les contrées où ces routes sont bitumées, où passent de nombreuses voitures — et autres camions au gasoil — il est impossible, il faut bien le dire, qu'un chien, fût-il le meilleur chien de chemin du monde, puisse y reconnaître quelque chose.

Dans ces cas-là il faut donc suivre les bas côtés avec les chiens pour essayer de rencontrer la voie quand le lièvre a quitté la route ; dans quelle direction ? C'est affaire d'intuition, quand on connaît son pays, qu'on s'est rendu compte de la chasse que faisait son animal, de quel côté il accomplissait ses crochets ou retours ; on prend à droite ou à gauche, mais pas au hasard, car à la chasse un piqueux ou un maître d'équipage doivent savoir prendre leur responsabilité ; on ne réussit pas toujours, mais on agit comme on le doit.

Si la chasse du lièvre est dite fine et savante, c'est parce qu'elle exige du veneur des connaissances approfondies. A quoi bon posséder alors ces connaissances, s'il ne s'en servait pas ? Ceci pour dire qu'il est nécessaire que les chiens soient assez débrouillards et rusés pour se servir eux-mêmes le plus souvent, mais qu'il est des cas où l'action du maître peut seule conduire au succès.

J'ai connu un lièvre qui ne se faisait chasser que sur les chemins et les routes ; il nous fit sonner quelques *rentrées au chenil*, car on le perdait fatalement au bout d'un certain temps ; pourtant un jour où la voie était excellente, il se fit ramasser en cinquante-cinq minutes, après avoir, cependant, traversé dans toute sa longueur un petit village. C'est le lièvre que nous avons pris le plus vite et j'ai toujours pensé qu'il devait avoir quelque handicap, vieille blessure ou maladie, et que c'était la cause de cet amour pour les routes où il cherchait à compenser, par la ruse et toutes sortes de grimaces, son infériorité physique.

Nous avons parlé de terrains défavorables, et il faut reconnaître qu'il existe certaines terres où les chiens chassent mieux ; d'autres retiennent mal la voie, et les terrains pierreux ou sablonneux quand il fait sec, les sous-bois de châtaigniers quand il fait chaud et que la feuille vole, certains bas-fonds humides et en partie inondés, les champs fraîchement fumés ou sur lesquels on a épandu de l'engrais ou autre produit chimique, sont parmi les plus mauvais.

Les «criailleries» intempestives et ces bien-aller fanfarés dont, nous l'avons vu, Jehan du Bec déplorait l'usage au courre du lièvre, sont une des causes de ces chutes de voie assez mystérieuses qui se produisent avec un animal effrayé et qui semble alors retenir toutes ses effluves.

Nous en parlions un jour à un déjeuner de chasseurs où se trouvait un docteur, fort savant, m'a-t-on dit, que la chose intéressa ; c'était nouveau pour lui : il ne chassait qu'en battue ou au chien d'arrêt et ignorait tout de la chasse du lièvre. Il me posa donc force questions et, quelque temps après, à une nouvelle rencontre me déclara : «J'ai beaucoup réfléchi à cette chute de voie pour essayer de lui donner une explication scientifique et plausible ; voici à quoi je suis arrivé : le lièvre est, par sa construction, un animal tout en nerfs et fort musclé qui avance en une suite de bonds, produits à intensité de contraction, qui forment son allure, — car un lièvre

ne galope pas comme un cheval ou un chien, mais progresse par sauts où il est projeté par ses longues pattes de derrière en perpétuelle détente pendant la course ; ses réflexes sont d'une rapidité foudroyante et, quand ils sont provoqués par la terreur, occasionnent un saisissement tel que l'animal perd ses effluves sous la *double influence de l'effort brutal et de la peur.*» C'est une opinion que je rapporte sans commentaire.

Et nous arrivons à la grave question du change, question qui a fait couler tant d'encre et soutenir de si vives polémiques chez nos anciens : le chien de change sur lièvre existe-t-il ou est-il un mythe ?

D'abord, pour débayer le terrain, je crois qu'il serait bon de faire tout de suite une distinction : il est des pays où la terre est assez bonne pour que des chiens puissent marquer le change ; il en est d'autres où la voie est ordinairement trop mauvaise pour pouvoir en rencontrer. Et tout de suite, comme corollaire, il est des jours de bonne terre, favorables aux chiens de change et d'autres où ils ne reconnaissent rien.

Encore, faut-il s'entendre sur le laps de temps où un chien est susceptible de marquer le change. Avec un animal échauffé et que les chiens ont bien dans le nez, si dans un balancer de quelques minutes ils croisent dans leurs requêtes la voie d'un lièvre frais, beaucoup auront connaissance du change qu'ils marqueront selon leur degré de sagesse. Il en sera tout autrement après un défaut de vingt ou trente minutes, surtout si un animal frais leur bondit sous le nez. Ceci, évidemment, à cause de la légèreté de la voie du lièvre qui est si fugace et subtile que les émanations sont à peine perceptibles pour les chiens dans ces cas extrêmes, ils ont déjà de la peine à en recueillir des atomes.

Sans avoir jamais possédé un vrai chien de change sur lièvre, j'ai vu bien des fois, dans des difficultés, de vieux chiens maintenir leur bête de meute, malgré les crasses des jeunes fous qui s'emballaient sur des animaux frais. J'ai, cependant, connu un chien qui marquait bien le change, par bonne voie s'entend : c'était un harrier gris, du modèle «saucisson à pattes», mais pétri de qualités ; ceci, pour dire encore une fois à bien des personnes qui en médisent sans les connaître, que tous les harriers ne sont pas des non-valeurs.



*Hourvari du lièvre, l'animal recule voie dans voie.*

(Photo : M. Gricourt)



Il est donc certain que le chien de change existe et que, pratiquement, son action reste subordonnée à la double condition du temps écoulé entre le défaut et le change, et à l'état de la voie par rapport aux circonstances atmosphériques. C'est pour cela que certains veneurs, opérant dans des régions favorisées, pouvaient soutenir *mordicus* qu'ils possédaient des chiens de change et que d'autres, habitant dans des pays plus difficiles, prétendaient, avec non moins de véracité, que le chien de change n'existait que dans l'imagination des premiers.

Quoi qu'il en soit, le chien de change sur lièvre est plutôt rare, son intervention n'est pas si infaillible qu'au cerf, par exemple, et tout risque de change doit être soigneusement évité. C'est pour cela que les veneurs — s'ils piquent à cheval — feront bien de se tenir derrière la meute, et non pas sur les côtés, afin de ne pas faire partir quelque animal frais. Les piétons agiront de même, surtout en rejoignant les chiens en défaut ; qu'ils y arrivent par les chemins ou par la voie des chiens, et surtout qu'ils s'abstiennent de battre la plaine en tirailleurs : c'est le meilleur moyen pour remuer du change.

Et voici le moment le plus délicat du courre du lièvre : les derniers instants qui précèdent l'hallali. Contrairement à la majorité des animaux de chasse à courre dont l'intensité de la voie augmente à mesure qu'ils approchent de leurs fins, la voie du lièvre devient de plus en plus légère, l'animal se refroidissant et perdant de son odeur sous l'influence de la fatigue. Son aspect a bien changé et, si vous le voyiez, vous ne reconnaîtrez plus le vaillant bouquin du lancer dans cet animal noirâtre, au poil crotté et collé, qui paraît efflanqué, le dos arrondi, les allures saccadées et pénibles et qui, suivant l'expression, *porte la hotte*.

A ce moment, il multiplie ses ruses, il accomplit crochet sur crochet, hourvari sur hourvari et le plus souvent se tape, hallali, en un endroit d'où il ne bougera que si on

marque dessus. Tapi en forme, il n'a plus aucun sentiment, et les meilleurs chiens peuvent passer à quelques pas sans l'éventer. C'est donc, en général, un défaut plus ou moins long qui précède la prise. Certains lièvres se font pincer en forme sans avoir la force de bouger ; d'autres se font relancer et sont gagnés de vitesse par les chiens ; quelques-uns aussi sont trouvés morts et raidis ; je me souviens d'un vigoureux bouquin, un voyageur, qui, après une pointe de dix-huit kilomètres à vol d'oiseau, fut trouvé par notre homme dans le jardin abandonné d'un vieux moulin en ruine, appuyé le long d'un mur à demi écroulé, le dos voussé et les quatre pattes raides comme des barres de fer : il avait la position d'un chat en colère, et il était sans vie.

Un lièvre gité n'est déjà pas facile à découvrir ou à faire partir : quand il est hallali, c'est encore pire et plus on passe auprès de lui et plus il s'incrute et s'aplatit, semblant vouloir entrer en terre. Les dernières recherches doivent être méthodiques ; en foulant inconsidérément le terrain, on gêne les bons chiens qui travaillent autant des yeux que du nez ; en les appuyant trop chaudement, on les distrait ou on les énerve inutilement.

Le lièvre pris, on le laisse fouler aux chiens, puis on le leur retire sans brutalité pour la curée. Le cérémonial est celui de la curée classique, effectué avec la simplicité de rigueur dans un équipage de lièvre. L'animal dépouillé est coupé en morceaux ; on peut ajouter un peu de pain trempé dans le sang et mélanger le tout pour que chaque chien ait sa part. Le pied droit, tressé au-dessus de la jointure, est offert par le maître d'équipage à la personne à qui il fait les honneurs.

Puis on retraite en sonnant fanfare, ce que je vous souhaite de faire souvent.

*Le Chasseur Français — juillet 1939*  
Guy Hublot du Rivault



*Rallye Pôoteen.*

(Photo : S. Levoye)